

Un mort à la tréfilerie

VENDREDI 1^{ER} DECEMBRE 1893

La jeune femme lève des yeux engourdis. Elle fait un effort pour les écarquiller, afin de mieux voir dans l'obscurité, et le froid en profite pour pénétrer par cette fenêtre ouverte sur la chaleur du corps. Elle cligne des paupières : trois, non, quatre fenêtres sont allumées au deuxième étage de la façade qui lui fait face. C'est celle d'une maison de rue aussi haute que simple. Pourtant, s'il faisait moins sombre, la jeune femme pourrait en admirer les meneaux ocre, et les pierres dorées si courantes dans cette région des bords de Saône.

À cet endroit de la ville, le sol part en pente raide vers la rivière. La maison s'est donc fichée dans le relief : si l'on compte trois étages de ce côté-ci, il n'y en a qu'un seul de l'autre côté, plus haut. Et le long du mur de droite, un escalier descend en larges marches de galets glaciaires, d'ordinaire bien désagréables à la voûte plantaire. Mais ce soir, la jeune femme a les pieds si gelés, malgré ses bottines de cuir, qu'elle ne sentira rien.

Elle soupire, resserre son châle sur sa robe, aussi stricte et rêche que sa fonction. Elle cherche âme qui vive à gauche et à droite, mais la rue pavée est vide. Au loin, la vieille église, toute de formes cubiques accolées, dissimule la lune. Finalement, elle ravale l'angoisse qu'elle ne peut s'empêcher d'éprouver à chacune de ses missions, et attaque l'ascension de la rue-escalier.

Elle s'arrête à mi-chemin, à l'entrée de la maison tronquée, et frappe quelques coups sur la porte. Elle les espère suffisamment déterminés pour qu'on lui ouvre rapidement. À chaque seconde qui passe, ses résolutions ont tendance à faiblir.

Les minutes défilent. Cela ne l'étonne pas vraiment. Elle lève à nouveau la tête : trois fenêtres allumées. Elle s'apprête à réitérer ses coups avec plus de volonté encore lorsque le lourd vantail de bois s'ouvre de mauvaise grâce.

— C'est pour quoi ? fait une voix peu engageante depuis la pénombre, sans doute une femme, bien qu'on ne puisse le jurer, mais la visiteuse sait où elle met les pieds.

— Madame Gromier ? Je me nomme Claude Tardy. Je suis inspectrice du travail, et je vous remercie de bien vouloir me laisser accéder aux locaux de votre atelier de couture.

De l'autre côté de la frontière de bois, un œil revêché détaille la jeune femme aux cheveux noirs, fins et courts, et aux traits aussi symétriques qu'il est possible. Cette perfection lui confère une beauté androgyne, originale. L'inspectrice paraît fluette sous son manteau, mais elle est grande, et large d'épaules, ce qui contredit l'impression de fragilité.

— Vous faites erreur. Il n'y a ici qu'un atelier de famille, avec moi et mes sœurs. Il n'y a matière à aucun contrôle.

L'argumentaire est rodé. Et pour joindre le geste à la parole, la vieille referme l'entrée de sa grotte au nez de Claude. Mais si la jeune femme n'est encore que stagiaire, elle n'en est pas moins expérimentée, et elle a déjà glissé sa bottine dans l'entrebâillement. Madame Gromier se voit donc stoppée net par un des pieds congelés de l'inspectrice, qui ignore une douleur aussi brutale qu'inutile.

L'hiver a du bon, finalement.

Avec une mauvaise volonté flagrante, madame Gromier fait pénétrer l'intruse dans la pièce principale. Un poêle réchauffe légèrement l'atmosphère, mais de façon si ténue que sa chaleur n'atteint même pas les murs de lambris. Une table, couverte de cahiers et d'échantillons

d'étoffes aux couleurs douteuses, des chaises, un fauteuil, et deux lampes à huile pour éclairer le tout.

Au fond à droite, contre le mur, une table avec une machine à coudre à pédale, escamotable dans le plateau du meuble. Un buste de femme à la taille trop marquée, planté sur un pied de bois tel un cadavre de toile. Rien de plus, et rien de trop. Deux fenêtres face à elle donnent sur la rue d'où elle les observait quelques minutes plus tôt.

— Vous n'avez donc rien de mieux à faire, à des heures pareilles, que de déranger les pauvres artisans ? Ah ! C'est bien la France, que d'ennuyer les honnêtes ouvriers au lieu de les laisser avancer leur ouvrage ! Voulez-vous donc que nos clientes se tournent vers les pièces cousues à Londres ?

Claude renonce à rétorquer que cela fait plus de soixante-dix ans que le Royaume-Uni a légiféré pour protéger l'enfance au travail. Elle sait aussi que là-bas comme en France, ces principes demeurent très théoriques.

— Où se trouve votre atelier ? se contente-t-elle de demander.

Sans plus rien dire, en tout cas avec la bouche, madame Gromier se dandine à contrecœur jusqu'à la porte au fond à gauche, et l'ouvre. Claude s'avance. Elle pénètre dans une chambre assez sombre malgré les trois lampes qui tentent de repousser la nuit. Et autour d'une table ronde, trois femmes d'âge mûr cousent en dépit de l'obscurité et du froid. Car ici, point de poêle. L'air est si glacial que Claude perçoit la chaleur de la flamme qui parvient jusqu'à elle quand elle s'avance vers les ouvrières. À droite, une autre fenêtre à croix de pierre donne sur l'escalier en contrebas.

— Pourriez-vous décliner vos identités, mesdames ?

Les trois ouvrières s'exécutent. Toutes déclarent être les sœurs de la Gromier. Claude n'est pas surprise, et elle n'imagine pas qu'elles mentent : la chose est aisément vérifiable, de toute façon.

À ce stade, la chef couturière a raison : l'inspectrice n'est pas à sa place. Les ateliers dits « de famille » sont exclus des récentes lois de protection de l'enfance au travail, et n'ont pas lieu d'être contrôlés. Aussi sages que prudents, les députés n'ont pas manqué de sacrifier les espaces privés. Hors de question de venir troubler l'ordre immuable qui maintient la stabilité du clan autour de l'autorité patriarcale.

C'est bien la raison pour laquelle de plus grandes maisons confient souvent leurs travaux à ces ateliers familiaux, que les récents règlements ont soudainement rendus plus compétitifs : pour eux, nulle limite de temps de travail, d'exigence de repos dominical, encore moins de contraintes d'âge ou de formalités administratives. Paradoxalement, si les conditions des uns s'améliorent doucement dans les grandes usines, celles des autres se dégradent au sein même du foyer. Claude se retourne.

— Où est l'autre atelier ?

Les trois sœurs lèvent la tête de leur ouvrage comme si elles avaient appartenu à une hydre. La vieille Gromier plisse ses yeux en tête d'épingle. Son bonnet blanc glisse légèrement sur son front. Elle redresse imperceptiblement son torse épais, comme une poule, en signe de défiance.

— Quel autre atelier ?

— Celui qui éclaire la quatrième fenêtre que j'ai vue depuis la rue. Celle qui est maintenant éteinte. L'autre chambrée.

L'absence de réponse en est une.

Claude sait que c'est en cet instant que tout se joue. Dans ce virage précis qu'est en train de prendre son contrôle. De l'autre côté, tout est possible : une collaboration résignée, une contrition de mauvaise foi, mais également les menaces ou les contraintes physiques, une soudaine violence, voire l'arrivée de tierces personnes pour accentuer la pression...

Sans rien montrer de l'angoisse qui accélère son rythme cardiaque, elle prend son interlocutrice de vitesse. Elle passe devant elle, traverse la pièce principale vers la machine à

coudre. Résolument, elle saisit le meuble et le déplace, le traînant sur le parquet humide dans une plainte sépulcrale. L'action libère le mur, et dévoile une poignée à hauteur de taille.

La vieille Gromier sort de sa torpeur et se met à vociférer. Mais il est trop tard. L'inspectrice, mince et agile, a déjà fait le tour de la machine à coudre et ouvert ce qui était en réalité une porte, dissimulée derrière.

D'abord, elle ne voit rien. La pièce est plongée dans l'obscurité. Elle est sournoisement silencieuse, comme si un écho récent s'y dissimulait. Claude laisse ses yeux s'accommoder et élargit encore l'ouverture de la porte. Elle tente d'ignorer les protestations de la couturière qui couvrent, probablement à dessein, les souffles légers que la jeune femme aurait pu percevoir. Elle se concentre sur le fond de la pièce, finit par distinguer deux longues tables parallèles, et peu larges. Couvertes de tissus divers et de paires de ciseaux aussi lourds que des sabres.

Et de part et d'autre, comme émergés d'une mer d'encre, pas moins de huit petits visages alignés, aux yeux inquiets, surgissent du néant.

Claude est attablée dans la pièce principale. Elle a sorti de dessous sa ceinture un petit carnet dans lequel elle prend des notes. La vieille Gromier grommelle dans un coin, les bras serrés contre elle, fixant la jeune femme comme si son seul regard pouvait lui faire prendre feu par combustion spontanée. Les filles sont alignées les unes derrière les autres, pour passer à la question, chacune son tour.

Claude s'est arrangée de façon que la file indienne des petites tourne le dos à la couturière, afin de leur épargner la vue du visage gonflé de colère. Elle interroge, et on lui répond docilement. Non pas par peur de l'autorité qu'elle incarne. Mais par habitude. Elle sait que ces enfants n'ont même plus la force de mentir, ni de craindre pour elles-mêmes. Elles ne savent qu'obéir et faire ce qu'on leur demande, simplement, mécaniquement.

Les bourgeons d'ouvrières déclarent avoir entre huit et douze ans. Compte tenu de l'irrégularité de la chose, c'est sans doute vrai, même si aucun livret ni registre ne peut en attester. Elles ont commencé leur labeur ce matin, à six heures. Et elles ont eu une heure de pause à midi. Il est actuellement huit heures du soir, et elles annoncent en avoir encore pour une heure avant de pouvoir rentrer chez elles.

— C'est exceptionnel, signale la couturière en mâchant sa hargne comme un bâton de réglisse. C'est bientôt Noël. Dans les semaines qui précèdent la fin d'année, les commandes sont au plus haut. Nous ne pouvons pas espérer les honorer seules, mes sœurs et moi. Donc les filles viennent donner un coup de main. Rien que des choses faciles. Mais ensuite, c'est fini. C'est juste pour quelques jours !

Claude ne répond pas.

— Et comme je ne suis pas accoutumée à toutes vos contraintes, eh bien, je n'y ai pas pensé, poursuit la femme. Il n'y a vraiment pas de quoi me faire perdre tout ce temps. Vous croyez que ce n'est pas assez difficile comme ça, qu'il faut en plus que vous nous harceliez de la sorte ?

L'inspectrice a terminé ses auditions. Elle renvoie les petites filles chez elles. La plupart ont encore près d'une heure de marche à faire, dans le vent glacé, avant de retrouver leur foyer. Puis, une fois les enfants sorties, elle s'adresse enfin à son hôtesse :

— Madame Gromier. À partir du moment où vous accueillez à des fins mercantiles qui que ce soit d'autre que votre famille directe, vous devenez un atelier qui relève de l'industrie en chambre. À ce titre, vous devez employer des personnes de plus de douze ou treize ans, pas moins.

— Ce n'est pas huit ans ? fait mine de s'étonner la Gromier.

— Non, ça ne l'est plus. Et ces personnes doivent pouvoir prouver leur âge au moyen d'un livret, que vous êtes aujourd'hui, manifestement, incapable de présenter. Elles doivent en outre être titulaires du certificat d'études primaires et d'aptitude physique. Compte tenu de l'âge de

vos... recrues, c'est de fait impossible, tente vainement d'expliquer la jeune femme en écartant les bras en signe d'évidence.

La grosse couturière attend. Elle fulmine tellement que l'air froid se trouble autour d'elle. Claude reprend.

— Vous devriez également avoir affiché vos horaires de travail, ce qui n'est pas le cas. Enfin, en ayant commencé à six heures, avec une heure de pause, vos ouvrières devraient avoir terminé depuis plus d'une heure déjà. Je vais donc devoir établir un procès-verbal reprenant toutes ces infractions à la loi du 2 novembre 1892, que vous recevrez prochainement. Je ne saurais trop vous conseiller de vous conformer à ces dispositions, sinon tous ces manquements constitueront autant de contraventions qui se multiplieront par le nombre d'enfants que vous employez.

Mais la couturière change de tactique, et crache presque son dédain.

— Vous savez très bien que tout le monde fait ça. Vous le savez, mais c'est chez moi que vous venez. De toute manière, vous pouvez bien m'envoyer tout ce que vous voulez, vous ne ferez que perdre votre temps. J'écrirai au préfet, et il m'entendra. Car voyez-vous, il se trouve qu'une des robes dont vous venez de retarder la confection a été commandée par son épouse elle-même. Et à mon avis, il ne sera pas disposé à...

Mais la pauvre défense de la vieille Gromier se perd dans un nouveau fracas, qui fait se détourner Claude. Derrière elles, un petit homme râblé, au visage couvert de plis horizontaux comme s'il avait été aplati par un grand coup tombé du ciel, vient de faire une entrée tonitruante. Il reprend à peine son souffle avant de lancer :

— Félicie ! Tu devrais te renseigner, on prétend qu'on a retrouvé un mort à la tréfilerie de la Grande Argue !

Claude porte un regard nouveau sur la couturière. Félicie ? C'est un prénom bien inadéquat... Encore que, voilà la vieille femme subitement vidée de sa colère. C'est la peur qui a manifestement pris toute la place. Ses mains osseuses encadrent son visage, le faisant paraître plus maigre et bien moins effrayant.

— Mon Dieu ! Tu crois que c'est François ?

— Ben, je ne sais pas s'il s'agit de ton fils ou pas. C'est un peu confus. Mais tout le monde en parle en tout cas, tu devrais vérifier.

La couturière attrape à la hâte un châle et une écharpe supplémentaire, et se précipite à la suite du nouvel arrivé. Elle a complètement oublié la longue liste des infractions dont elle vient de se rendre coupable. L'inspectrice les observe s'engouffrer dans le petit escalier trop raide. Elle réfléchit quelques secondes, saisit son carnet, et s'élanche derrière eux.

Claude court dans la rue principale de cette ville qu'elle ne connaissait pas encore deux jours plus tôt. D'ordinaire, elle loge à Bourg, chez l'inspecteur divisionnaire, qui est tout à la fois son patron, son référent durant cette période de stage, et son propriétaire. Mais celui-ci a absolument tenu à venir passer quelques jours chez Julien Morel, sous-préfet à Trévoux. Ce dernier se trouve être le fils d'un ami d'enfance de l'inspecteur, et a beaucoup insisté pour recevoir celui qui lui rappelle un peu son père décédé. Trévoux appartenant à la circonscription dont les inspecteurs ont la charge, ils ont vu là une occasion de joindre l'utile à l'agréable.

D'autant que c'est une ville charmante, située au sud de Bourg en direction de Lyon. Elle colonise une colline qui plonge dans la Saône. Ici, la rivière est si calme qu'il est parfois difficile d'en déterminer le sens du courant à l'œil nu. Sa couleur limoneuse promet de généreuses récoltes, mais sa largeur imposante laisse craindre d'imprévisibles inondations lors des printemps pluvieux.

Pour l'heure, la cité se repose. Il faut dire qu'ici tout le monde est bien occupé la journée. Une vraie fourmilière, entre les marchandises que délivrent les bateaux tirés depuis les chemins de halage et celles qui arrivent avec le train. Surtout, on y trouve de nombreuses industries. En

particulier celles issues de la filière des métaux précieux, héritées d'une époque où la ville frappait sa propre monnaie et échappait à la censure comme aux taxes nationales, attirant les premiers imprimeurs autant que de riches orfèvres.

Claude est arrivée à la villa du sous-préfet. Elle se précipite dans la cour de la bâtisse en U, élégante et austère, rose lorsque le soleil frappe ses trois niveaux. Elle se rue à l'intérieur, et se retrouve hors d'haleine dans l'immense hall d'entrée. Le vacarme a attiré le propriétaire des lieux : un homme affable et discret, à la calvitie galopante même s'il n'a qu'une petite quarantaine d'années.

— Mademoiselle Tardy, vous voilà bien essoufflée ! Auriez-vous connu quelque ennui lors de votre visite à l'atelier Gromier ?

— Non, monsieur, parvient-elle à répondre, pliée en deux. Mais j'ai entendu dire qu'on venait de retrouver un mort à la tréfilerie de la Grande Argue. Savez-vous où elle se trouve ?

— Naturellement ! Je peux vous l'indiquer.

— Laissez-moi juste quelques minutes.

La jeune femme monte prestement les marches vers l'étage des chambres et s'engouffre dans la sienne. Elle a à peine atteint le lit qu'elle a déjà commencé à se dévêtir. Elle s'agenouille, ouvre la malle de bois qui la suit partout avec ses effets personnels, saisit un paquet de linges et disparaît derrière un paravent à trois pans, aux couleurs huileuses et chamarrées.

Alors qu'elle se change, on frappe à la porte. Sur son autorisation, un homme qui paraît sans doute plus vieux qu'il n'est entre.

— Mademoiselle Tardy ? Mais où diable êtes-vous ? Julien me dit que l'on a retrouvé un mort dans un atelier ? lance-t-il d'une voix caverneuse.

— Oui, monsieur, je me prépare à m'y rendre. Souhaitez-vous m'accompagner ? Vous pourriez venir avec votre attirail photographique, suggère-t-elle depuis sa cachette.

— Naturellement ! répond-il, légèrement vexé. Que dirait-on si l'on savait que l'inspecteur divisionnaire de la circonscription est dans la place et ne s'est même pas rendu sur les lieux...

— Monsieur... Qu'est-ce qu'une tréfilerie ?

De là où elle est, Claude ne peut distinguer le regard mi-consterné, mi-méprisant que le vieil homme lance aux moulures du plafond.

Moins d'une heure plus tard, deux personnes « qui ne sont pas du coin » se présentent devant la tréfilerie. Un attroupement s'est formé, qu'un gendarme encapé de laine tente de tenir à bonne distance de l'entrée de l'immeuble.

Les deux inspecteurs se glissent à travers la foule des badauds, avec l'assurance des gens autorisés. Claude reconnaît Félicie Gromier parmi les anonymes. Elle espère que la réciproque ne sera pas vraie.

Ils atteignent le gendarme, qui semble démuni devant cette visite imprévue. Tandis que son patron se plante devant le militaire, Claude avise l'épaisse porte aux clous carrés, surmontée d'un tympan en fer forgé. D'immodestes arabesques y forment les lettres A et R, pour Argue Royale, car c'est bien ici que l'on tournait ce treuil géant qui étirait les fils d'or au siècle dernier, avant la mécanisation du procédé.

— Bonjour, jeune homme. Vous serez bien aimable de nous laisser pénétrer dans les lieux. Je suis Edgar Roux, inspecteur divisionnaire du travail de la onzième circonscription, et voici Claude Tardy, l'inspecteur départemental qui m'accompagne. Nous sommes habilités à nous rendre sur tout lieu d'accident ou de décès survenu dans le cadre du travail.

Le gendarme n'a jamais rencontré d'inspecteur du travail. Un instant, il se demande si cela existe vraiment. Peut-être, après tout. De nos jours, il y a des inspecteurs pour tout et n'importe quoi. Ça, et des commissions.

Il observe l'homme qui lui parle. Sa barbe claire tombe en pluie drue, puis en bruine, jusqu'à son plastron. Ses cheveux du même blanc, ondulés, brillent sous la lune. Son regard bleu semble délavé derrière ses lunettes rondes, même s'il reste perçant, et légèrement effrayant.

Le jeune adjoint qui se tient aux côtés du vieil homme paraît plus inoffensif, lui. Des cheveux noirs bien lissés de part et d'autre d'une raie soignée, un visage doux auquel sa fine moustache donne ce qu'il faut de virilité, une belle redingote noire ajustée sur des épaules en forme de cintre : il a assurément plus d'allure que son chef. « Un peu comme moi », se dit le gendarme en son for intérieur.

— Et ça ? C'est quoi ? demande-t-il en indiquant de son menton pointu la lourde boîte en bois et le trépied que porte l'inspecteur.

— Ça ? Du matériel de photographie, jeune homme. Vous n'en avez jamais vu ?

— Pas sous cette forme, non, répond le fonctionnaire qui se sent de plus en plus mal à l'aise face à l'étrange regard, bien trop pâle. Bon, allez-y, passez.

Les deux inspecteurs pénètrent alors dans une vaste pièce, obscure et haute de plafond, comme une grange. Mais ce qui les frappe ici, c'est la chaleur, qui tranche avec l'extérieur. Ils comprennent qu'ils sont dans la forge. Ils la traversent rapidement pour suivre un brouhaha indistinct. Ils en trouvent la source dans un atelier situé au deuxième étage d'un second bâtiment, à l'arrière du premier et invisible depuis la rue.

L'animation a lieu au fond de la grande salle. Pour l'atteindre, il faut longer les outils et les machines des fileurs sous une verrière qui distille le clair de lune. Le divisionnaire explique à son adjoint ce qu'il voit.

Il raconte comment, ici, les lingots de métaux précieux sont façonnés en bâtons d'environ un mètre de long et quinze kilogrammes. Puis comment ils sont étirés de nombreuses fois, à l'aide de ces pinces courbes et de ces machines à enrouler, animées par la force de la vapeur, en lieu et place de l'antique argue. La tige métallique devra passer, par la force de la traction, dans des trous en forme de cône dissymétrique, les filières, dont l'entrée est légèrement plus large que la sortie. Les orifices sont à chaque fois plus petits, encore et encore, jusqu'à ce que l'acharnement humain finisse par transformer le bâton originel en un fil aussi fin et délicat qu'un cheveu.

— Un seul de ces bâtons peut donner lieu à plus de deux cents kilomètres de fil, précise Edgar à la jeune femme, fascinée par les lourdes battes perforées de trous réguliers a priori identiques ; pourtant, à bien y regarder, ces trous sont de plus en plus imperceptibles, comme s'effaçant en eux-mêmes.

— C'est incroyable... Et ces fils ne cassent pas ?

— Si la filière reste suffisamment intègre et ne s'érode pas, non. C'est pourquoi l'on utilise des pierres précieuses pour contraindre le métal. Le cœur des filières est fait de rubis, de saphirs et même, ces dernières années, à Trévoux, de diamants. Il n'y a rien de plus solide que le diamant.

— Mais que deviennent tous ces fils ?

— Ils servent aux tissages précieux des tentures, des robes brodées d'or et d'argent, ou de cuivre, à agrémenter sacs, chapeaux et foulards. Ils ornent les chasubles des prêtres, ainsi que les uniformes des gradés de l'armée. Et Dieu sait que ce siècle en a gâché, des uniformes... Tenez, nous arrivons.

Alors qu'ils s'approchent de l'attroupement concentré au fond de l'atelier, Claude observe son mentor. Pourquoi n'est-il pas toujours ainsi, didactique et patient ? Pourquoi est-il la plupart du temps si froid, si absent, et si inaccessible ?

Un homme à la moustache semblable à une vague écumante s'avance vers eux.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

— Messieurs Roux et Tardy, nous sommes les inspecteurs du travail de la circonscription, répond le vieil homme une nouvelle fois, sans masquer son exaspération à se répéter.

Il note la blouse et l'air supérieur de celui qui ne l'est que très relativement, et en déduit qu'il a face à lui le chef d'atelier.

— Déjà ? Diable, mais comment avez-vous pu être prévenus aussi vite ? demande ce dernier pour lui-même. De toute façon, vous vous êtes déplacés pour rien. Il ne s'agit pas d'un accident du travail, mais d'un triste suicide.

— Si cela ne vous dérange pas, nous aimerions pouvoir nous en assurer.

L'homme en blouse obtempère et les emmène à sa suite. Un groupe de gendarmes est déjà là, en train de caler maladroitement une échelle sur les poutres. On dirait que chacun s'attend à ce que l'autre la tienne. Deux autres hommes sont debout un peu à l'écart, consternés. Sans doute un médecin, à en juger par la trousse qu'il porte dans ses bras comme un bébé. Et derrière lui, un bel homme fort bien mis, la veste portée en cape sur ses épaules. Il est manifestement plus inquiet qu'attristé ; sans doute le propriétaire des lieux.

Claude ne comprend pas tout de suite ce qu'ils sont venus chercher. Si cadavre il y a, elle ne le voit pas. Mais c'est sans compter l'instinct d'aigle de son mentor. C'est en le regardant, lui, menton et barbe levés, qu'elle distingue enfin ce qu'il semble contempler. En suivant le fil invisible de son regard, elle tombe sur une vision étrange, quasi mystique, aussi effrayante qu'hypnotisante.

Elle sait déjà qu'elle ne l'oubliera plus jamais.